

de ces escarres qui, dans nos bâtimens de guerre, tuent ou mutilent une trop grande partie de leurs défenseurs.

Plusieurs des vaisseaux construits à Cuba sont conduits en Europe, et les autres restent en Amérique. Depuis 1748, ils remplacent la flottille qui se tenait à la Vera-Cruz dans le temps qu'elle n'était pas en croisière. Leur action se réduit dans la paix à donner la chasse aux interlopes, et à porter des fonds aux établissemens qui ne peuvent s'en passer; durant la guerre, ils protègent les navigateurs et le territoire de leur nation.

C'est avec le produit de son tabac que Cuba paie ses impositions; c'est avec celui de son sucre qu'il fournit à ses besoins. Ses prospérités augmentent de jour en jour, parce que de jour en jour ses esclaves deviennent plus nombreux. Il doit les moyens de multiplier ces instrumens de fortune aux trésors versés par le fisc à la Havane qui donne la vie au reste de l'île, et qu'il faut regarder comme le meilleur boulevard de l'empire espagnol dans le Nouveau-Monde.

Cette cité fameuse, que la pacification de 1763 arracha aux Anglais qui s'en étaient rendus les maîtres quelques mois auparavant, reçoit annuellement du gouvernement près de quatre millions pour les dépenses de la marine; elle en reçoit deux millions et demi pour la solde des troupes; elle en reçoit quatorze à quinze cent

mille livres pour l'entretien des fortifications qui, dans l'espace de quinze ans, ont coûté trente millions. La construction de ces étonnans ouvrages a constamment occupé quinze cents malfaiteurs dont l'Espagne et le Mexique se sont purgés, plus de quatre mille esclaves, et un assez grand nombre d'hommes libres.

Le port de la Havane est un des meilleurs du globe; les flottes du monde entier y pourraient mouiller en même temps. A son entrée sont des rochers où se briseraient infailliblement les bâtimens qui oseraient s'éloigner du milieu de la passe. Le fort Morro et le fort de la Pointe le défendent. La première de ces deux citadelles est tellement élevée au-dessus du niveau de la mer, qu'il serait impossible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage; mais on ne pourrait la canonner que par un canal si étroit, que les plus fiers assaillans ne soutiendraient jamais la nombreuse et redoutable artillerie du Morro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre: quinze ou seize mille hommes, qui sont la plus grande force qu'il soit possible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais investir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immense; il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Morro. Si on se détermine pour le dernier parti, la descente se

xii.
En quoi
consistent
les fortifica-
tions
de Cuba.
Quelles sont
les autres
défenses
de cette île.

fera aisément à une lieue du fort, et l'on arrivera sans peine à sa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront et assureront la marche.

La première difficulté sera d'avoir de l'eau; elle est mortelle aux environs du camp qu'il faudra choisir : on sera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une distance de trois lieues : on ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force sur la rivière qui doit seule en fournir, ou qu'en y laissant un corps retranché, qui, loin du camp, isolé, sans soutien, sera continuellement dans le risque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Morro, il faudra prendre le Cavana, qui vient d'être construit. C'est un ouvrage à couronne, composé d'un bastion, de deux courtines, et deux demi-bastions sur son front : sa droite et sa gauche appuient sur l'escarpement du port. Il a des casemates, des citernes et des magasins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, et un large fossé taillé dans le roc. Le sol qui y conduit est tout de pierres ou de rocailles, et n'a point de terre. Le Cavana est placé sur une hauteur qui domine le Morro; mais il était exposé lui-même aux insultes d'un tertre, qui, élevé à son niveau, n'était éloigné que de trois cents pas. Comme il eût été aisé d'ouvrir la tranchée derrière cette élévation, on l'a rasée; et la place voit actuellement et domine au loin. Si la garnison se trouvait si pressée qu'elle désespérât de se soutenir,

elle ferait sauter les ouvrages, qui sont tous minés, et se replierait sur le Morro, avec lequel il n'est pas possible de lui couper la communication.

Le fameux fort Morro avait du côté de la mer, où il est inattaquable, deux bastions, et deux bastions du côté de la terre, avec un large et profond fossé creusé dans le roc. Rebâti à neuf depuis qu'il a été pris, ses parapets ont acquis plus d'élévation et plus d'épaisseur. On lui a donné un bon chemin couvert, et tout ce qui lui manquait pour mettre les troupes et les munitions en sûreté. La tranchée n'est pas plus aisée à ouvrir que devant le Cavana. L'un et l'autre ont été construits avec une pierre molle, qui fera courir moins de risque à leurs défenseurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux forteresses ont pour elles le secours du climat, si dangereux pour les assiégeans, et la facilité de recevoir de la ville des ressources de tous les genres, sans qu'on puisse l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles soient suffisamment avitaillées et défendues avec valeur et capacité; leur conservation est d'autant plus importante, que leur perte entraînerait nécessairement la soumission du port et de la ville, dominés et foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir exposé les obstacles qu'on trouve-

rait à se rendre maître de la Havane par le fort Morro, il faut parler de ceux qu'on aurait à surmonter par le côté de la ville même.

Elle est située dans le port, et un peu dans son enfoncement. Elle était couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille sèche qui ne valait rien, et de vingt-un bastions qui ne valaient pas mieux. Son fossé était sec et peu profond. En avant de ce fossé, était une espèce de chemin couvert, presque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui, fait pendant la nuit avec plusieurs attaques, vraies ou fausses, l'aurait emportée. On a creusé les fossés, on les a faits larges et profonds, et on y a joint un très-bon chemin couvert.

Ces défenses sont soutenues par le fort de la Pointe. C'est un carré bâti en pierre, et qui, quoique petit, a des casemates. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avait été extrêmement endommagé pendant le siège : il est entouré d'un bon fossé sec, creusé dans le roc. Indépendamment de sa destination principale, qui est de défendre avec le Morro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a plusieurs batteries déchargées sur la campagne, et qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un fort de quatre bastions, avec fossé, chemin couvert, poudrière, casemates et citernes. Ce nouveau

fort, qu'on construit à un quart de lieue de la place, sur une hauteur appelée Arosteguy, demandera un siège en forme, si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là, d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de la battre au loin sur la campagne, et de gêner extrêmement l'ennemi, qui est obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort d'Atarès, construit depuis le siège : il est de pierre et a quatre bastions, avec un chemin couvert, une demi-lune en avant de la porte, un large fossé, un bon rempart, des citernes, des casemates, un magasin à poudre ; il est à un petit quart de lieue de la ville, et au delà d'une rivière et d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier, et qu'on a isolée en creusant un large fossé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'île, il défend, en croisant ses feux avec ceux d'Arosteguy, l'enceinte de la place, qui se trouve protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une grosse redoute. Il croise aussi son feu avec le Morro, qui est fort élevé, et placé sur la pointe du fort la plus avancée.

S'il était permis d'avoir une opinion sur une matière qu'on ne connaît point par profession, on se hasarderait à dire que ceux qui feront le siège de la Havane, doivent le commencer par

le Cavana et le Morro , parce que ces deux forts pris , il faudra bien que la ville se rende , sous peine d'être écrasée par l'artillerie du Morro. Si l'on se déterminait au contraire par le côté de la ville , l'assaillant ne se trouverait guère avancé , même après l'avoir prise. A la vérité , il serait le maître de détruire les chantiers , les vaisseaux qui seraient dans le port ; mais il n'en résulterait pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établissement , il lui faudrait prendre encore le Cavana et le Morro ; ce qui lui serait vraisemblablement impossible , après la perte d'hommes qu'il aurait essuyée à l'attaque de la ville et de ses forts.

Mais quelque plan que l'on suive dans le siège de cette place , la nation qui l'attaquera n'aura pas seulement à combattre la nombreuse garnison qui sera enterrée dans les ouvrages ; on lui opposera aussi douze mille quatre cent soixante-douze hommes de milice que , depuis la paix , on a accoutumés à manœuvrer d'une manière surprenante , qui tiendront la campagne et qui troubleront ses opérations. Ces corps , armés , habillés , équipés aux dépens du gouvernement , et payés en temps de guerre sur le pied des troupes réglées , ont pour guide et pour modèle des bas-officiers envoyés d'Europe , et tirés des régimens les plus distingués : la formation de ces milices coûte un argent immense. La cour d'Espagne attend les événemens pour juger de l'utilité de

ces dépenses ; mais on peut assurer dès à présent , que quel que soit l'esprit militaire de ces troupes , cette opération politique est inexcusable ; voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba les colons soldats , ce projet inique et ruineux pour toutes les colonies , a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitans pour les assujettir à des exercices qui leur déplaisaient , n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvemens mécaniques et forcés qui , ne leur procurant aucune jouissance , devaient leur paraître doublement insupportables , quand bien même ils ne seraient pas effrayans ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. La manie d'avoir des troupes , cette fureur qui , sous prétexte de prévenir les guerres , les allume ; qui , en amenant le despotisme des gouvernemens , prépare de loin la révolte des peuples ; qui , arrachant perpétuellement l'habitant de son foyer , et le cultivateur de son champ , éteint l'amour de la patrie , en éloignant l'homme de son berceau ; qui bouleverse les nations et les transpose au delà des terres et des mers : cet esprit mercenaire de milice , qui n'est pas l'esprit militaire , perdra tôt ou tard l'Europe ; mais bien plus tôt les colonies , et peut-être celles d'Espagne avant les autres.

xiii.
L'Espagne
a-t-elle pris
les moyens
convenables,
les
prend-elle
encore pour
rendre ses
îles utiles ?

Cette puissance possède la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel américain. En des mains actives, ces îles seraient devenues la source d'une prospérité sans bornes ; dans l'état actuel, ce sont de vastes forêts où règne une solitude affreuse. Bien loin de contribuer à la force, à la richesse de la monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affaiblir, que la ruiner par les dépenses qu'absorbe leur conservation. Si l'Espagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle aurait vu que plusieurs d'entre eux devaient uniquement leur prépondérance à quelques îles inférieures en tout à celles qui n'ont servi jusqu'ici qu'à grossir ignominieusement la liste de ses innombrables et inutiles possessions ; elle aurait appris que la fondation des colonies, de celles surtout qui n'ont point de mines, ne pouvait avoir d'autre but raisonnable, que celui d'y établir des cultures.

C'est calomnier les Espagnols, que de les croire incapables, par caractère, de soins laborieux et pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce interlope, on s'apercevra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'est la faute du gouvernement. Ah ! s'il était permis à l'écrivain désintéressé, qui ne

cherche et ne souhaite que le bonheur de l'humanité, de prêter à ces colons des sentimens et des discours que l'habitude de l'oïveté, les entraves de l'administration, les préjugés de toute espèce semblent leur avoir interdits, ne pourrait-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entière :

« Considérez les sacrifices que nous attendons
» de vous, et voyez si vous n'en serez pas dédom-
» magés au centuple, par les riches productions
» que nous offrirons à votre commerce expirant.
» Votre marine, accrue par nos travaux, formera
» le seul boulevard qui puisse défendre des pos-
» sessions prêtes à vous échapper. Devenus plus
» riches, nous consommerons davantage, et alors
» la terre que vous habitez, qui languit avec vous
» quand la nature l'appelle à la fécondité ; ces
» plaines, qui n'offrent à vos yeux que des déserts,
» et qui sont la honte de vos lois et de vos mœurs,
» se changeront en des champs fertiles. Votre
» patrie fleurira par l'industrie et par l'agriculture,
» qui fuyaient loin de vous. Les sources de vie
» et d'activité que vous aurez fait couler jusqu'à
» nous par la mer, reflueront autour de vos de-
» meures, en fleuves d'abondance. Mais si vous
» êtes insensibles à nos plaintes et à nos mal-
» heurs, si vous ne réglez pas pour nous, si nous
» ne sommes que les victimes de notre obéissance,
» rappelez-vous cette époque à jamais célèbre,
» où des sujets malheureux et mécontents secouè-

» rent le joug de votre domination ; et , par leurs
 » travaux , leurs succès et leur opulence , justi-
 » fièrent leur révolte aux yeux du monde entier.
 » Quand ils sont libres depuis deux siècles, nous
 » faudra-t-il encore gémir de vous avoir pour
 » maîtres ? Lorsque la Hollande brisa le sceptre
 » de fer qui l'écrasait, lorsqu'elle sortit du fond
 » des eaux pour régner sur les mers , le ciel éle-
 » vait sans doute ce monument de la liberté pour
 » montrer aux nations la route du bonheur , et
 » pour effrayer les rois infidèles qui les en écar-
 » tent. »

On pourrait soupçonner que la cour de Madrid a vu qu'il était possible de lui faire ces reproches. En 1735, ses ministres imaginèrent une compagnie pour Cuba ; vingt ans après, ils eurent l'idée d'un nouveau monopole pour Saint-Domingue et pour Porto-Rico. La société qui devait défricher ces déserts, fut établie à Barcelone avec un fonds de 1,785,000 livres, divisé en actions de cent pistoles chacune : ce corps ne paya jamais d'intérêt à ses membres ; il ne fit aucune répartition. Il obtint l'importante permission d'expédier plusieurs bâtimens pour Honduras ; cependant, le 30 avril 1771, ses dettes, en y comprenant son capital, s'élevaient à 3,121,692 livres, et il n'avait que 3,775,540 livres ; de sorte que dans l'espace de quinze ans, avec un privilège exclusif et des faveurs très-signalées, il n'avait gagné que 653,848 livres. Le désordre s'est mis depuis

dans ses affaires ; actuellement il est sans activité. On travaille à une liquidation ; et ses actions ne trouvent pas des acheteurs à cinquante pour cent de perte.

Le ministère n'avait pas attendu ces revers, pour juger qu'il s'était égaré dans les voies qu'il avait choisies pour faire fructifier les îles. Dès 1765, les administrateurs de ce grand empire furent forcés de voir que ces possessions n'avaient pas fait le moindre pas vers le bien, sous le joug du monopole ; ils comprirent qu'elles n'en feraient jamais aucun dans ces entraves destructives. Cette persuasion les détermina à recourir à l'unique principe des prospérités, la liberté ; mais sans avoir le courage ou la sagesse de lever les obstacles qui devaient en empêcher les heureux effets.

L'an 1778 vit enfin cesser une partie des prohibitions, des gênes, des impositions qui arrêtaient les travaux ; mais il reste toujours trop de ces fléaux oppresseurs, pour pouvoir espérer une grande activité. Eussent-ils tous cessé, ce ne serait encore qu'un préliminaire.

Toutes les cultures du Nouveau-Monde exigent quelques avances ; mais il faut des fonds considérables pour se livrer, avec succès, à celle du sucre. Si l'on en excepte Cuba, il n'y a pas peut-être dans les autres îles cinq ou six habitans assez riches pour demander au sol cette production. Si le ministère espagnol ne prodigue pas les

trésors du Mexique et du Pérou à ces insulaires, jamais ils ne sortiront du long et profond sommeil où ils sont ensevelis. Sans cette générosité de leur gouvernement, d'autres peuples ont, il est vrai, fondé des colonies florissantes; mais outre qu'il n'étaient pas abrutis par trois siècles d'orgueil, de végétation et de pauvreté, ils se trouvaient dans des circonstances différentes et plus favorables.

Heureux l'homme qui naît après l'extinction de cette longue suite d'erreurs, qui ont infecté sa nation! heureuse la nation qui s'élèverait au centre des nations éclairées, si elle était assez sage pour profiter et des fautes qu'elles auraient commises et des lumières qu'elles auraient acquises! elle n'aurait qu'à jeter les yeux autour d'elle, pour y voir les matériaux épars de son bonheur, et qu'à s'incliner pour les recueillir. Un des principaux avantages qu'elle devrait, soit à la nouveauté de son origine, soit à sa lenteur à travailler ou à sa longue enfance, ce serait à n'avoir point à se délivrer de ces vieux préjugés, que l'inexpérience des premiers instituteurs enfants, qui furent consacrés par le temps, et qui se maintinrent contre la raison et les faits, soit par la pusillanimité, qui craint toute innovation, soit par l'orgueil qui craint de revenir sur ses pas, soit par un respect imbécile pour tout ce qui date de loin.

Que la cour de Madrid se hâte d'ouvrir ses trésors, et les îles soumises à son empire se cou-

vriront de productions. Placés sur un sol vaste et vierge, ses sujets ne seront pas seulement dispensés d'acheter à grands frais ce qui sert à leur consommation; dans peu, ils supplanteront dans tous les marchés leurs maîtres dans cette carrière. Les nations les plus actives, les plus industrieuses, les plus éclairées, n'auront travaillé, pendant des siècles, à perfectionner leurs cultures, leurs méthodes et leurs ateliers que pour un rival plus favorisé qu'elles de la nature; mais souffriront-elles patiemment cette infortune? Il est difficile de l'espérer.

Depuis l'origine des sociétés, il règne entre elles une funeste jalousie, qui semble devoir être éternelle, à moins que, par quelque révolution inconcevable, de grands intervalles déserts ne les séparent. Jusqu'à ce jour, elles se sont montrées telles qu'un citoyen de nos villes, qui, persuadé que plus ses concitoyens seraient indigens et faibles, plus il serait riche et puissant, mieux il arrêterait leurs entreprises, s'opposerait à leur industrie, mettrait des bornes à leur culture, et les réduirait au nécessaire absolu pour leur subsistance.

Mais, dira-t-on, un citoyen jouit de son opulence à l'abri des lois; la prospérité de ses voisins peut s'accroître sans inconvénient pour la sienne: il n'en est pas ainsi des nations... Et pourquoi n'en est-il pas ainsi des nations?... C'est qu'il n'existe aucun tribunal devant lequel on puisse

xiv.
Les nations
qui ont
des colonies
en Amérique
souffriraient-elles que
les îles
espagnoles
devinssent
florissantes?